France 5, France Musique ce soir: Symphonie des mille n°8 de MAHLER



FRANCE MUSIQUE, ce soir, le 29 juil 2019. MAHLER : Symphonie n°8 des mille / France Musique en direct dès 20h45 – France 5 à 22h30. Créée à Munich au moment de l'Exposition Internationale, le 12 septembre 1910, **la Symphonie des Mille ou Symphonie n°8 de Gustav Mahler** est un immense chant d'espoir qui marque aussi la pleine maturité d'une écriture enfin apaisée, après les tourments plus ou moins contrôlés et assumés des Symphonies n°5, n°6 et surtout n°7, symphonies autobiographiques où le conflit, la noirceur, la présence de forces cosmiques insurmontables, les blessures liées à son destin personnel et sa vie sentimentale, sont le sujet principal. Ici rien de tel, sinon, une arche grandiose dont les tensions canalisées convergent vers une prière de réconciliation, une aspiration profonde à la paix éternelle.

Si Mahler n'a pas écrit d'opéras, cette fresque grandiose à l'échelle du colossale nécessite un plateau artistique impressionnant : triple choeur (femmes, hommes, enfants), grand orchestre, solistes dont les airs sont dignes d'un drame lyrique.

L'odyssée mahlérienne de la 8ème doit son unité à la constance attendrie, exaltée mais toujours élégante des interprètes. D'autant plus que les deux parties sont d'un étonnant contraste : premier volet construit autour du Veni, Creator

Spiritus, selon le texte médiéval de l'archévêque de Mayence, Hrabanus Maurus. Le compositeur a reçu la révélation de cette hymne au Créateur, d'autant plus bienvenue pour son âme inquiète et de plus en plus mystique. Tout le développement est une variation sur le thème de cette fulgurance personnelle dont il souhaite nous faire partager l'intensité.

PLAN

Le volet 1 qui reprend la traduction de l'hymne médiéval : *Hymnus :* ***Veni Creator***, est un immense chant de prière et d'espérance, dans une écriture contrapuntique des plus maîtrisée, qui cite toutes les messes et oratorios qui l'ont précédé. Mahler exprime la tendresse des croyants récepteurs du miracle, témoins d'une vision sidérante partagée. Durée : circa 30 / 35 mn.

Dans le second volet, d'après *Schluss-szene aus « Faust » (Scène finale du Faust)* de Goethe, pendant littéraire au premier volet d'origine sacrée, mais non moins extraordinairement exalté, solistes, chœurs et orchestre façonnent une superbe peinture de la foi, soit un véritable opéra spirituel où l'évocation du mystère, grâce à des épisodes suggestifs, un sens évident de l'articulation et des nuances (bois somptueux, cuivres grandioses, cordes amples et suspendues) donne le format de cette seconde Passion. Comme une réponse moderne aux Passions de JS BACH, Mahler orchestre un remarquable drame sacré où se précisent plusieurs profils Pater Profundis, Maria Aegyptica, lesquels en intercesseurs, accompagnent le croyant vers l'étreinte finale que lui réserve, ô comble du bienheureux, Maria Gloriosa.
Rien ne manque à l'évocation de ce diptyque religieux. Ni l'élan fervent, ni la sensibilité. Le chef doit veiller aux détails comme à l'architecture de cette cathédrale orchestrale et lyrique. Ici Homme et univers ne font plus qu'un : le but ciblé, espéré, exaucé d'un Mahler enfin en paix avec lui-même, est atteint. Plan : adagio, scherzo, finale agitato – Durée :

circa 1h.



FRANCE MUSIQUE, lundi 29 juillet, 20h45. MAHLER : Symphonie n°8 des Mille.
EN DIRECT sur France MUSIQUE, – en différé sur FRANCE 5 à 22h30
depuis les **Chorégies d'Orange 2019** (150è anniversaire en 2019)

Magna Peccatrix: Meagan Miller
Una poenitentium: Ricarda Merbeth
Mater gloriosa :Eleonore Marguerre
Mulier Samaritana: Claudia Mahnke
Maria Aegyptica: Gerhild Romberger
Doctor Marianus: Nikolaï Schukoff
Pater ecstaticus: Boaz Daniel
Pater profondus: Albert Dohmen

Orchestre Philharmonique de Radio France
Orchestre National de France

Choeur de Radio France
Choeur philharmonique de Munich
Maîtrise de Radio France

Jukka-Pekka Saraste, direction

_____
_____

L’Orphée aux enfers d’Offenbach de Barrie Kosky sur ARTE



ARTE, sam17 août 2019. OFFENBACH: Orphée aux enfers (Kosky). Depuis Salzbourg 2019. L’édition 2019 du Festival de Salzbourg consacre le génie lyrique d’Offenbach par une nouvelle production d’**Orphée aux Enfers** (1858) mise en scène par l’australien **Barrie Kosky** dont la truculence et l’impertinence offrent de nouvelles clés de lecture et de compréhension. Nul doute que l’opéra bouffon qui fut le plus grand succès de Jacques aux Bouffes-Parisiens à la fin

des années 1850 ne stimule la verve délirante du metteur en scène et directeur (depuis 2012) du Komische Oper Berlin. Son goût de la parodie, des travestissements, pour l'esprit surréaliste du théâtre burlesque aussi enrichissent une sensibilité tournée sur la dérision et la dénonciation des vacuités contemporaines. Juif homosexuel d'origine hongroise, Kosky cultive l'humour et l'autodérision, ayant été possédé par le démon de l'opéra dès ses 7 ans (sa grand mère l'ayant emmené avec elle pour une représentation de Madama Buttefly de Puccini dont il ne s'est toujours pas remis). Depuis, lunettes sur le nez à la Woody Allen, Barrie Kosky se définit comme un « kangourou juif homosexuel ». Pour le Festival de Bayreuth 2018, il mettait en scène Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg, dénonçant l'enfermement idéologique et esthétique, comme l'antisémitisme viscéral de Wagner dans son fief de Bayreuth…



Barrie KOSKY et Enrique Mazzola – Salzbourg 2019 – Photo: SF/Anne Zeuner

Déjà en 1858, Offenbach savait tourné en dérision scabreuse l'Antiquité et la mythologie grecque à travers les variations conjugales du couple Orphée et Eurydice. Celle ci aime le jeune Aristée (en réalité Pluton fatal)… infidélité, désir et liberté sexuelle sont de mise dans cette critique en règle des mœurs décadentes du Second Empire. Les deux héros qui chez Monteverdi ou Gluck incarnent l'absolu de l'amour tragique, sont déjà éreintés et insatisfaits chez Offenbach : Eurydice ne supporte plus le violon de son époux, et celui-ci aimerait jouer son instrument ailleurs et séduire d'autres beautés plus affables… Mais le compositeur propose une relecture du mythe d'Orphée; car celui ci poussé par l'Opinion Publique, après le rapt d'Eurydice par Pluton, rejoint les enfers pour y reprendre sa belle. Dans l'autre monde, Orphée et les spectateurs découvrent plaisirs et luxure auxquels s'adonnent sans limite ni morale Pluton bientôt assisté de Jupiter qui séduit Eurydice sous la forme d'une mouche ! Choquant l'Opinion Publique (et l'hypocrite morale sociale, faussement choquée), orgie et frasques en tout genre s'invitent au banquet infernal, délivrant une vision des dieux antiques (et de la société humaine), sans retouches, brutes, scabreuse voire délurée, trépidante… On célèbre Bacchus et tous les excès pourvu qu'ils enivrent (dernier cancan endiablé ou galop infernal).



Verve, délire cynisme voire ironie mordante sur les travers de la société française du second empire à travers le prétexte mythologique, Jacques, « petit Mozart » des boulevards démontre à contrario son génie lyrique dans un genre savoureux et comique. Divertissant, Orphée versus Offenbach n'en est pas moins une juste et sévère critique de l'hypocrisie sociale.

ARTE, sam17 août 2019, 22h35. OFFENBACH: Orphée aux enfers (mes Barrie Kosky). Nouvelle production, présentée en 7 dates du 12 au 30 août 2019, depuis le Festival de Salzbourg 2019 (salle : Haus für Mozart).

Jacques Offenbach (1819 – 1880)
ORPHÉE AUX ENFERS
Opéra-bouffon in two acts and four scenes (1858)
Libretto by Hector Crémieux and Ludovic Halévy
New production
PLUS D'INFOS sur le site du Salzburgfestpspiele 2019:
https://www.salzburgerfestspiele.at/en/p/orphee-aux-enfers

---

distribution / cast :

Enrique Mazzola, Conductor
Barrie Kosky, Director / mise en scène

Marcel Beekman, Aristée / Pluton
Martin Winkler, Jupiter
Joel Prieto, Orphée
Kathryn Lewek, Eurydice
Max Hopp, John Styx
Anne Sofie von Otter, L'Opinion publique

Peter Renz, Mercure
Rafał Pawnuk, Mars
Vasilisa Berzhanskaya, Diane
Frances Pappas, Junon
Lea Desandre, Vénus
Nadine Weissmann, Cupidon
Alessandra Bizzarri, Claudia Greco, Tara Randell, Martina Borroni, Merry Holden, Michael Fernandez, Shane Dickson, Marcell Prét, Lorenzo Soragni, Damian Czarnecki, Daniel Ojeda, Kai Braithwaite, Silvano Marraffa, Dancers

---

COMPTE-RENDU, opéra. BEAUNE, le 26 juil 2019. RAMEAU : Les Indes galantes. De Negri… /Tournet



COMPTE-RENDU, opéra, BEAUNE, le 26 juillet 2019, RAMEAU, Les Indes galantes. De Negri, Talbot, De Donato, Andrieux, Quintans, Roset, dir. Valentin Tournet. A la différence des versions habituellement données (1735, avec ses 3 entrées premières, auxquelles s'ajoutent Les sauvages en 1743), c'est celle de 1761 qui est jouée ce soir. Nous écouterons donc, outre

le Prologue, Les Incas, Le Turc généreux,
enfin Les Sauvages. C’est le baptême du feu pour Valentin Tournet, benjamin de la direction baroque (23 ans), au cursus prometteur, mais somme toute normal, encore bien vert. L’encensement d’un chroniqueur épisodique d’un grand quotidien était-il justifié, qui voyait en lui l’étoile montante de la nouvelle génération ? Oser s’attaquer à une œuvre aussi exigeante que Les Indes galantes, après Christophe Rousset, avant Leonardo Garcia Alarcon (dans moins de trois mois, à Bastille) relève d’un singulier défi.

La direction de Valentin Tournet, un rien scolaire



Les bonnes surprises ne manquent pas. Outre les solistes, tous connus et appréciés – on en reparlera – les chœurs, comme l'orchestre ont acquis une maturité réelle, et leur professionnalisme est confirmé. L'approche du jeune chef n'a d'autre ambition que de donner à l'ouvrage toute sa vigueur, sa vie, dans une lecture où récits, ariettes, scènes descriptives, chœurs s'enchaînent avec bonheur. Evidemment les caractéristiques stylistiques sont respectées par chacun, qu'il s'agisse de phrasés comme d'ornements. Les rythmes des nombreuses danses qui émaillent la partition sont enlevés, quasi chorégraphiques, tourbillonnant parfois, avec l'oubli que la nef de la Basilique, où le spectacle a dû être rapatrié car l'orage menaçait, ne sonne pas comme le plein air de la Cour des Hospices. Ainsi, la longue résonance brouille l'écoute des tutti, et réduit-elle la perception que le public a des musiciens situés en fond d'estrade. Péché de jeunesse…
Le Prélude, évidemment allégorique, formel, nous vaut d'écouter **Ana Quintans**, bonne soprano, secondée de **Luigi de Donato**, basse et de Julie Roset, soprano léger. Les équilibres sont parfois compromis à l'intérieur de l'orchestre comme entre ce dernier et tel ou tel soliste, mais l'ensemble n'en souffre pas trop.

La deuxième entrée, devenue première – Les Incas – constitue la page la plus dramatique de l'ouvrage, dominée par la figure de Huascar, le grand-prêtre amoureux de Phani, qui refuse ses avances. **Luigi de Donato**, que l'on connaît pour être une des plus grandes basses baroques, un Pluton d'exception, reste en-deçà de son personnage : les moyens sont là, mais la véhémence constante du chant ne rend pas compte de la gravité ni de la noblesse du personnage. « Soleil, on a détruit tes superbes asiles », page célèbre à juste titre, introduite piano par l'orchestre, relève davantage de la plainte que de l'invocation. L'éruption volcanique provoquée par ce maléfique Huascar est bien rendue à l'orchestre et la réunion de Phani

avec son amant, « Viens, Hymen », est un pur bonheur. **Emmanuelle de Negri** va camper en outre une Emilie d'anthologie dans le tableau suivant. La voix est accomplie, souple, longue, expressive, sonore, idéale dans cet emploi.

Le Turc généreux est **Guillaume Andrieu**x, solide baryton, excellent comédien, qui ne fait qu'une bouchée de son rôle. Valère, dont le navire fera naufrage après une horrible tempête – obligée – retrouve Emilie et leur couple sera libéré par Osman. **Philippe Talbot** est Valère, auquel il donne son épaisseur humaine, avec les moyens adéquats. Si leur succès ne s'est jamais démenti depuis la pièce pour clavecin dont l'entrée est la déclinaison, Les Sauvages, malgré leur intrigue un peu simple, sont l'occasion pour Rameau d'écrire ses plus belles pages instrumentales. La danse du grand calumet de la Paix, évidemment, mais surtout la chaconne finale, sommet du baroque français. Solistes, chœurs, orchestre s'unissent pour les combinaisons renouvelées, assorties des danses enlevées dont les séductions demeurent aussi vives qu'en leur temps.
La direction, si l'on peut appeler ainsi une battue scolaire, appliquée, du jeune chef, trop souvent impuissante à équilibrer, à doser, à sculpter le discours n'est pas un réel handicap, dans la mesure où chaque interprète est pleinement investi et à l'écoute de l'autre. Mais de là à ambitionner de diriger une œuvre qui serait mise en scène, il y a un monde. Valentin Tournet franchira toutes ces étapes, n'en doutons point.
Le concert retransmis en direct sur France Musique, sera diffusé par l'Union européenne de radio-télévision. Et chacun pourra juger sur pièces.

_____

_____

COMPTE-RENDU, opéra, BEAUNE, le 26 juillet 2019, RAMEAU, Les Indes galantes. De Négri, Talbot, De Donato, Andrieux, Quintans, Roset, dir. Valentin Tournet.

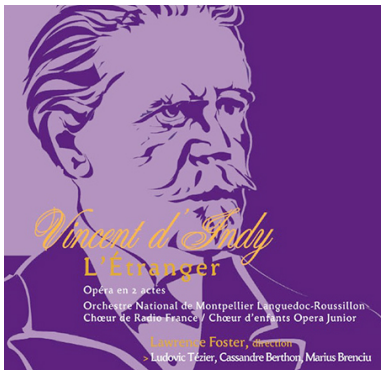
Compte-rendu, opéra. Montpellier, le 24 juil 2019. D'Indy : Fervaal. Spyres, Schonwandt



Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D'Indy : Fervaal. Spyres, Arquel, Bou… Schonwandt (version de concert). Neuf ans après la récréation en version de concert de *L'Etranger* (1903) de Vincent d'Indy (voir notre présentation du disque édité en 2013 par Accord : https://www.classiquenews.com/dindy-letranger-foster-20101-cd-accord/), le festival de Radio France remet au gout du jour la

musique du compositeur avec l'un de ses ouvrages les plus emblématiques, **Fervaal (1897)** – voir notre présentation : https://www.classiquenews.com/vincent-dindy-fervaal-1897france-musique-dimanche-29-mars-2009-14h30/

Souvent qualifié de « Parsifal français », l'ouvrage laisse transparaître l'immense admiration pour Wagner, en choisissant tout d'abord d'être son propre librettiste, puis en puisant son inspiration dans la mythologique nordique, ici transposée au service de la glorification du peuple celte. Au travers du parcours initiatique de Fervaal, d'Indy met en avant ses obsessions militantes, entre patriotisme royaliste et ferveur catholique, incarnées par le mythe du sauveur, ici adoubé par le double pouvoir religieux et politique contre les menaces des envahisseurs sarrasins. L'avènement d'un monde nouveau en fin d'ouvrage signe la fin des temps obscurs et du paganisme, tandis que les destins individuels sont sacrifiés au service de cette cause. La misogynie et le profond pessimisme de d'Indy suintent tout du long, répétant à l'envi combien l'amour n'enfante que douleur : la femme, dans ce contexte, ne peut représenter que l'enchanteresse qui détourne du devoir, rappelant en cela les sortilèges séducteurs de la Dalila de Saint-Saëns.



Si le livret tient la route jusqu'au spectaculaire conseil des chefs, et ce malgré une action volontairement statique en première partie, il se perd ensuite dans un redondant deuxième duo d'amour et un interminable finale pompeux. Initié en 1878, l'ouvrage trahit sa longue et difficile gestation par la diversité de ses influences musicales, de l'emphase savante empruntée à Meyerbeer et Berlioz au II et III, au langage plus personnel avant l'entracte. D'un minimalisme aride, difficile d'accès, le prologue et le I entremêlent ainsi de courts motifs aux effluves légèrement dissonantes, révélateurs d'ambiances

fascinantes et envoûtantes, au détriment de l'expression de mélodies plus franches. L'orchestration laisse les cordes au deuxième plan pour privilégier les vents, tandis que les solistes s'affrontent en des tirades déclamatoires étirées, semblant se parler davantage à eux-mêmes qu'à leurs interlocuteurs.

On pourra évidemment regretter le peu d'interaction entre les solistes réunis à Montpellier, alors que d'autres versions de concert se prêtent parfois au jeu d'une animation minimale du plateau, à l'instar de celles proposées par René Jacobs. Quoi qu'il en soit, on note d'emblée le trait d'humour bienvenu de **Michael Spyres** (Fervaal) qui arbore un kilt sombre, sans doute pour rappeler ses origines celtes, avant de s'emparer de ce rôle impossible avec la vaillance et l'éclat des grands jours : très à l'aise tout au long de la soirée, il reçoit logiquement une ovation debout en fin de représentation. Ses deux principaux partenaires se montrent également à la hauteur de l'événement, tout particulièrement **Gaëlle Arquez** (Guilhen) dont la pureté du timbre et la rondeur d'émission ronde ne sacrifient jamais la compréhension du texte. On note toutefois quelques légers problèmes de placement de voix dans les interventions brusques – qui ne gâchent pas la très bonne impression d'ensemble.
Mais c'est peut-être plus encore **Jean-Sébastien Bou** (Arfagard) qui séduit par son talent dramatique et l'intensité de ses phrasés, portés par une diction minutieuse. On lui pardonnera volontiers une tessiture limite dans les graves, tout autant qu'un manque de couleurs vocales ; d'autant plus que le baryton français semble souffrir d'une toux qui lui voile légèrement l'émission, ici et là. A ses cotés, hormis un inaudible Rémy Mathieu, les seconds rôles affichent une fort belle tenue, surtout à l'oeuvre dans la scène du conseil précitée. On mentionnera encore une fois la prestation parfaite de **Jérome Boutillier**, entre aisance vocale et interprétation de caractère, qui le distingue de ses acolytes.

On n’est guère surpris de voir Michael Schonwandt tirer le meilleur de **l’Orchestre de l’Opéra national Montpellier Occitanie**, en un geste classique très équilibré qui convainc tout du long, à l’instar des deux choeurs très bien préparés. Outre la diffusion sur France Musique, un disque devrait parachever cette renaissance de l’un des monuments de la musique française de la fin du XIXème siècle, dans la lignée de ses contemporains Chausson et Magnard.

_____

Compte-rendu, opéra en version de concert. Montpellier, Le Corum, Opéra Berlioz, le 24 juillet 2019. D’Indy : Fervaal. Michael Spyres (Fervaal), Gaëlle Arquez (Guilhen), Jean-Sébastien Bou (Arfagard), Elisabeth Jansson (Kaito), Nicolas Legoux (Grympuig), Eric Huchet (Leensmor), Kaëlig Boché (Edwig), Camille Tresmontant (paysan, Chennos), François Piolino (Ilbert), Rémy Mathieu (Ferkemnat, Moussah), Matthieu Léccroart (Geywihr, paysan), Eric Martin-Bonnet (Penwald, Buduann), Pierre Doyen (messager, paysan), Jérôme Boutillier (paysan, Gwelkingubar), Anas Séguin (Berddret), Guilhem Worms (Helwrig), François Rougier (paysan, berger, barde). Choeur de la radio lettone, Choeur et Orchestre de l’Opéra national Montpellier Occitanie, Michael Schonwandt (direction).

COMPTE-RENDU, opéra. VERBIER, le 22 juil 2019. STRAUSS :

Die Frau ohne Schatten (la Femme sans ombre). Siegel… /Gergiev.



COMPTE-RENDU, opéra. VERBIER, le 22 juillet 2019. Richard STRAUSS, Die Frau ohne Schatten (la Femme sans ombre). Siegel, Magee, Herlitzius, Baciu, Lundgren, Värelä, Gergiev. Pour n'être pas aussi célèbre que le Chevalier à la Rose, Salomé ou Elektra, ***La Femme sans ombre*** est un chef-d'oeuvre, et on comprend mal que les grandes maisons la programment si rarement. Deux couples, minés par l'incommunicabilité, qu'un abîme social sépare, sont au coeur de ce conte féérique, philosophique, au lyrisme dense, pour une histoire qu'Hoffmansthal et Strauss inscrivent délibérément dans la continuation de la Flûte enchantée. Au terme d'épreuves initiatiques douloureuses, ils seront réunis dans une humanité chaleureuse. L'opposition entre l'esprit et la matière se résoudra par leur union fertile dans l'homme. Comme Golaud recueillant Mélisande au cours d'une chasse, l'Empereur capture une gazelle, qui se métamorphosera en une jeune femme dont il fera l'Impératrice. Elle n'est plus d'essence divine, du royaume des Esprits, sans pour autant être du monde des hommes, où elle s'est aventurée. Aussi est-elle dépourvue d'ombre, ici synonyme de fertilité. Sa nourrice, qui lui est passionnément attachée, s'efforcera de lui acheter l'ombre de la Teinturière, également infertile, épouse du pauvre Barak.

La quête de l’ombre … et de l’humanité

La programmation de cette ***Femme sans ombre***, au **Festival de Verbier**, avec une distribution alléchante (Goerner, Stemme etc. dirigés par Gergiev), y a attiré un nombreux public. Las, quelques jours auparavant, la moitié des principaux rôles ont déclaré forfait, ce qui mettait toute la production en péril. Les remplaçants, tous wagnériens et straussiens réputés, fréquents partenaires du baryton allemand, ont été trouvés et l’on attendait non sans appréhension le résultat de cette cuisine improvisée. Ne boudons pas notre plaisir, même si certains remplaçants n’ont pas toujours l’épaisseur vocale des chanteurs défaillants, les premiers se sont totalement investis, d’autant plus engagés que les conditions étaient difficiles. La production a été sauvée par eux, et nous leur devons une réelle gratitude. Les échanges de regards entre l’Impératrice et la Nourrice, lors des saluts, traduisaient leur bonheur au terme d’une aventure périlleuse, mais aboutie.
Une bonne centaine de jeunes musiciens, venus du monde entier, la moitié pour la première fois, coachés par **quatorze solistes du MET orchestra** dans le cadre de l’Académie, vont constituer **le Verbier Festival Orchestra**. Cette formation épisodique, annuelle, en renouvellement constant, mue par un engagement sans faille, se hisse au niveau le plus enviable sous la baguette experte de **Valery Gergiev**. Il rend idéalement toutes les intentions de la partition. Depuis le mystère féérique de la fauconnerie (“Ist mein Liebster dahin”), la chaleur de l’intérieur de Barak, la rage, la passion, la souffrance, l’amour, trouvent une traduction sublime et puissante. Toujours, l’orchestre séduit et flamboie, dans une extraordinaire richesse de timbres, pour une apothéose tourmentée au dernier acte. Les progressions, les équilibres subtils, les mixtures, les transparences sont rendus avec un

art consommé.

Qui de l'Impératrice et de la Nourrice est le personnage clé ? Nous ne trancherons pas. Toutes deux sont aussi riches, la première, **Emily Magee**, est une soprano dramatique. imposante, lumineuse, mystique, humaine, d'une émission insolente. L'instrument est d'une rare richesse. La voix est charnue, ample, à la plus large tessiture, montant au contre-ré. Si le chant est remarquable, on attendait une progression psychologique plus fouillée, de la jeunesse à la pleine maturité. Par-delà son hostilité au monde des humains, on oublie souvent combine la Nourrice est attachée aveuglément à sa maîtresse. **Evelyn Herlitzius** lui donne une épaisseur, une vie réelles. Sa souffrance n'est pas moindre que celle qu'elle inflige aux autres. Son jeu et son chant nous émeuvent, quells que soient ses calculs pour permettre à celle qui est un peu son enfant d'acquérir une ombre. La voix est puissante, admirablement projetée, avec des stridences qui renvoient à Clytemnestre. **Miina-Liisa Värelä**, soprano dramatique finlandaise, est une des révélations de la soirée. Elle remplace au pied levé Nina Stemme, défaillante. Voix puissante, qui passe sans peine au-dessus de l'orchestre, ses moyens sont exceptionnels et la vérité de son jeu nous bouleverse. L'épouse délaissée, un instant mégère rebelle et autoritaire, profondément aimante, est remarquablement servie par une voix franche, qui sait se faire véhémente comme caressante. L'Empereur est **Gerhard Siegel**, ténor wagnérien de classe. La voix est solide, sonore et bien timbrée, la diction exemplaire. **Bogdan Baciu** nous vaut un extraordinaire Messager, puissant, autoritaire. La voix est superbe, riche en couleurs. Ses interventions au premier comme au dernier acte sont autant de moments de bonheur. C'est **John Lundgren** qui remplace Matthias Goerne dans le rôle le plus humain de Barak, courageux, digne, aimant, supportant l'humiliation et la souffrance. La composition est aboutie, servie par un jeu dramatique convaincant et par une voix qui, pour n'avoir pas la rondeur de celle de Goerne, n'en est pas moins remarquable.

Son “Aus einem jungen Mund” nous touche.
Les trois frères – devenus infirmes – de Barak ne sont pas sans rappeler l’interdit qu’arrêtait la franc-maçonnerie ancienne à l’endroit des « trois B » (borgne, bègue, boîteux), ce qui n’est certainement pas le fruit du hasard. Chacune de leurs interventions est parfaite, pleinement convaincante : les couleurs, la puissance, la projection sont un régal. Les abondants rôles secondaires sont tenus par de jeunes artistes de la Verbier Festival Academy, tous aussi doués et promis à de belles carrières.
A signaler enfin, des coupures habituelles et nombreuses – particulièrement aux deux derniers actes – pratiquées par les plus grands chefs (Böhm, Solti, Karajan…) aucune n’est perceptible (le quatuor du dernier acte, l’ultime intervention des voix des enfants à naître, sont bien là). La salle fait un triomphe aux interprètes, qui ont bien mérité ces longues ovations.

_____

COMPTE-RENDU, opéra. VERBIER, le 22 juillet 2019. Richard STRAUSS, Die Frau ohne Schatten (la Femme sans ombre). Siegel, Magee, Herlitzius, Baciu, Lundgren, Värelä, Gergiev.

COMPTE-RENDU, critique. MONTPELLIER, le 14 juil 2019.

LES PIANOS DE LA BALTIQUE : L Krupiński, P Jumppanen, M Rubackytė.



COMPTE-RENDU CRITIQUE LES PIANOS DE LA BALTIQUE, FESTIVAL RADIO FRANCE OCCITANIE MONTPELLIER, 14 juillet 2019, Lukasz Krupiński, Paavali Jumppanen, Mūza Rubackytė. Du 10 au 26 juillet 2019, la 35ème édition du Festival Radio France Occitanie Montpellier a rendu hommage à l'incroyable foisonnement créatif des pays nordiques: c'est un paysage musical exotique et vaste qu'elle a ouvert aux festivaliers, par la venue d'artistes autochtones, proposant un abondant répertoire de compositeurs célèbres ou méconnus. Le piano a été largement présent sur les scènes du festival, et l'après-midi du 14 juillet, une triade de récitals lui était consacrée. Les « Pianos de la Baltique » nous ont invités au voyage avec Lukasz Krupiński, Paavali Jumppanen, et Mūza Rubackitė.

Lukasz Krupiński: clarté et raffinement

Le benjamin Lukasz Krupiński, pianiste polonais âgé de 27 ans, a enchaîné de nombreux prix et distinctions; il est notamment lauréat de l'édition 2015 du Concours Chopin de Varsovie où il a été demi-finaliste, et a été finaliste au concours Feruccio Busoni de Bolzano en 2017, et enfin Premier Prix du concours de San Marino en 2016. Si les compositeurs qu'il a choisi d'interpréter nous sont familiers, nous découvrons un artiste talentueux et inspiré, au jeu raffiné truffé d'idées musicales. Le troisième prélude et fugue en do dièse mineur

BWV 872 du Clavier bien tempéré de Bach, conduit dans la profondeur du son et d'une émouvante tenue, précède la Barcarolle opus 60 de Chopin: comme il réalise bien ce balancement de la main gauche au tout début, par une légère suspension de son mouvement! Puis elle devient parfaitement stable sous le chant en tierces de la main droite au délicat rubato, libre et limpide, lumineux et comme bercé d'une heureuse et paisible insouciance. Sa Barcarolle avance dans une douce fluidité, laissant percer de micro-contrechants inattendus. Krupiński prend le temps des belles choses, dessine des guirlandes mélodiques aux lignes souples et déliées, met de l'air entre les notes, et lorsque le ton devient plus passionné, c'est sans emphase et sans tension précipitée, mais à pleine voix et dans la plénitude harmonique dont toute la richesse nous apparaît. C'est chanté, ça respire, c'est beau! La quatrième Ballade opus 52 de Chopin est de la même veine: elle chante, magnifiquement timbrée, dans une clarté naturelle. Lorsque l'effusion héroïque progressivement s'installe, la main gauche s'affermit, fait sonner les basses, soutient solidement de ses flots de notes le récit épique. Il y a dans le jeu de Krupiński, une largeur vocale et une transparence de l'harmonie qu'il n'écrase jamais du poids des fortissimi. C'est une ballade resplendissante et passionnée dont il a enfoui les sombres et déchirants accents. En cerise sur le gâteau, sa grande Valse brillante opus 18 de Chopin a du chien, et invite à la danse. Avec autant de délicatesse digitale et de soin apporté aux timbres, il aborde les pages tourmentées de la troisième sonate opus 23 de Scriabine, intitulée « États d'âme ». Dans l'agitation fougueuse du drammatico, comme dans la tendre contemplation de l'andante, son jeu donne tout à entendre, étage les nappes sonores, s'ancre dans les graves, ou au contraire plane en apesanteur. Son programme s'achève avec la Valse de Ravel, qu'il fait virevolter, aérienne, grisante. Elle soulève des voiles de mousseline glissés sur le clavier d'un imperceptible mouvement de ses doigts, s'anime jusqu'au tourbillon final, exulte, éblouissante et vertigineuse. Krupiński n'aura cessé

de nous séduire par sa démonstration d'un art pianistique dans toutes ses subtilités.

Paavali Jumppanen: dans la modernité

Paavali Jumppanen est un pianiste venu de Finlande. Formé auprès de Krystian Zimerman à Bâle, il a aussi étudié l'orgue, le pianoforte et le clavecin. Il a collaboré avec de nombreux compositeurs contemporains comme Boulez, Dutilleux, Murail, Penderecki et des compositeurs finlandais, dont Usko Meriläinen (1930-2004) dont il va jouer sa Sonate n°2. Auparavant ce sont trois des Dix pièces opus 58 de Sibélius qui introduisent son programme: Rêverie, Scherzino et Fischerlied. Le pianiste qui joue dans le fond du clavier pare d'une belle sonorité ces pièces attachantes alternant lyrisme à l'allure romantique (Fischerlied), modernité d'écriture qu'il souligne, et subtilité mélodique (Rêverie). S'il se révèle être un excellent interprète de la musique du XXème siècle, il est moins convainquant dans Schubert, dont il joue la Wanderer Fantaisie en ut majeur D 760. Le début manque de précision et de projection. Il semble prioriser une lecture verticale de l'œuvre dont le cours mélodique souffre un peu. Les passages « pp » sont d'une belle intériorité mais il ne parvient pas à donner d'ampleur dans les forte. Le voici dans son élément avec la Sonate n°2 de Meriläinen (créée par Solomon en 1966). Dans cette pièce austère alternant grands blocs d'accords et notes isolées répétées, il parvient à créer un monde mystérieux, par des effets d'échos, et de diffraction du son. Le pianiste rend, pour finir, hommage au compositeur français Debussy, et à notre fête nationale, dans des extraits des Préludes du Livre 2. Bruyères a de belles couleurs mais il lui manque ce petit rien poétique et léger qui lui donne sa grâce, cet impalpable je-ne-sais-quoi. Par contre il fait merveille dans les autres préludes: Général Lavine est spirituel et bourré d'humour, Ondine une fée des eaux vivace, insaisissable et facétieuse, et les Feux d'artifice éclatent en fulgurances puis se dissolvent dans des liquidités

habilement colorées avant de fondre dans l'évocation de la Marseillaise en lointain écho. On retiendra de ce concert la découverte d'un artiste ouvert sur la diversité des esthétiques et profondément attaché à la musique de son pays dont il a à cœur de partager l'univers et les émotions. D'ailleurs il reviendra en bis avec Sibélius et son merveilleux cinquième Impromptu de l'opus 5, miroitant et superbe de fluidité.

Mūza Rubackitė: le piano expressionniste

On connait l'engagement de la pianiste lituanienne Mūza Rubackitė dans la promotion de la culture de son pays après s'être impliquée pour l'indépendance de la Lituanie lorsqu'elle était sous le joug soviétique. Grande interprète de Liszt, elle a fondé en 2009 le Vilnius Piano Festival. Elle clôture cet après-midi nordique par un concert original et inédit consacré pour salpes grande partie aux compositeurs baltes. Le premier est le lituanien Mikalojus Konstantinas Čiurlionis (1875-1911), qui, fait exceptionnel, mena également une carrière de peintre, liant l'expression musicale à celle picturale. L'esprit romantique domine dans les six préludes et les deux nocturnes que la pianiste interprète avec passion. La personnalité forte de cette artiste éclate dès les premières mesures: son jeu direct ne cherche pas à séduire, ni même à s'arrondir, sans être pour autant anguleux. Elle laisse libre court à l'expression sans fard de sentiments âpres, rudes, ou même parfois violents, sombres, ponctuant ces accès de pauses méditatives bouleversantes et d'un apaisant épisode pastoral inattendu au cœur du pathos de ces pages. Ce sont ensuite trois courts préludes (opus 13 n°1 et opus 19 n°1 et 2) du compositeur letton Jāzeps Vītols (1863-1948), élève de Rimski-Korsakov, qu'elle donne à découvrir. Le second (opus 19 n°2) surprend par ses accents presque schumanniens, voire même fauréens, tandis que l'opus 19 n°1 s'ébranle d'une agitation passionnée. Pourquoi Louis Vierne (1870-1937), compositeur français maître de la Schola Cantorum, dans un tel programme?

Parce que sans doute ses Préludes pour piano opus 36 ont un thème qui renvoie à l'histoire douloureuse de la Lituanie que la pianiste a vécue dans toute son acuité: ils se réfèrent au déchirement et à la perte (l'angoisse de la guerre et la perte d'un être cher). Le second Livre rassemble des pièces aux titres sans équivoque: Évocation d'un jour d'angoisse, Dans la nuit, Suprême appel, Sur une tombe, Adieu, et Seul. C'est donc un cycle sombre et tragique dont Mūza Rubackitė exprime sans ménagement les désespérances, de la supplication éperdue de Suprême appel, la mélancolie désabusée de Sur une tombe, la douloureuse angoisse d'Adieu, le tourment de Seul qui s'achève dans l'extinction. On aurait ensuite attendu davantage de précaution sonore dans la Valse opus 38 et les quatre Études (opus 8 n°9, opus 42 n°5, opus 8 n°11 et N°12) de Scriabine. Mais le jeu de la pianiste persiste dans le même esprit. Enflammé, très exalté, il est lâché sans retenue, manque parfois de précision, demeure écorché, expressionniste. Les lignes mélodiques souffrent ici d'attaques trop dures, perdent en horizontalité, en subtilité. Le Liebestraum de Liszt apportera en bis une dernière touche réconfortante par son lyrisme chaleureux, à ce programme bouleversant mais par moment glaçant. Mūza Rubackitė n'est pas de ces musiciennes que l'on oublie. Elle est une grande dame, de celles qui ne maquillent rien, se livrent telles qu'elles sont, telles que leur histoire les a forgées, et donnent sens à leur art.

COMPTE-RENDU, critique, CONCERTS. MONTPELLIER, Fest

Radio France, le 13 juillet 2019. Sokhiev, Chamayou, Guerrier…



COMPTE-RENDU CRITIQUE. CONCERT LES TABLEAUX D'UNE EXPOSITION-I, FESTIVAL RADIO FRANCE OCCITANIE MONTPELLIER, 13 juillet 2019, ONCT direction Tugan Sokhiev, Bertrand Chamayou, piano, David Guerrier, trompette, Sibelius, Chostakovitch, Moussorgski. Le Festival Radio France a ouvert sa 35ème édition le 10 juillet, « Soleil de nuit ». Jusqu'au 26 juillet, les musiques du Nord, le thème choisi cette année, ont diffusé un vent de fraicheur sur Montpellier et toute l'Occitanie, proposant quantité de découvertes et raretés aux côtés des monuments du répertoire. Les salles climatisées du Corum, immense espace en lisière de la vieille ville conçu dans les années 80 par l'architecte Claude Vasconi, ont offert aux festivaliers un confort appréciable à tous points de vue, en particulier acoustique. Le 13 juillet, le public était invité à une soirée grand format avec l'Orchestre National du Capitole de Toulouse sous la direction de son chef Tugan Sokhiev, le pianiste Bertrand Chamayou et le trompettiste David Guerrier.

SOKHIEV PROPULSE FINLANDIA

La salle Opéra Berlioz est pleine à craquer. Le piano n'occupe pas encore le devant de la scène. En prélude l'ONCT donne le poème symphonique Finlandia de Sibélius. On est dès lors conquis par la présence charismatique de Tugan Sokhiev à la

tête de l’orchestre, qu’il embarque dans sa vision puissante et grandiose de l’œuvre du finlandais. La phalange toulousaine répond à merveille à sa gestuelle expressive et précise, belle de surcroît, dans ses moindres inflexions. Le chef pose sur l’œuvre de grands aplats de couleurs, caractérisant les timbres de chacun des pupitres. Il déploie la large opulence des cuivres, trace de grandes lignes avec les cordes au legato d’une homogénéité remarquable, auxquelles il mêle les couleurs rondes et suaves des bois. Sokhiev nous subjugue par sa manière de conduire les dynamiques, de soulever la grande masse orchestrale en partant de l’attaque la plus douce, mais enracinée, sans que l’on ne sente aucune inertie, aucune pesanteur terrestre, pour la propulser d’un seul souffle dans un lyrisme enivrant de beauté.

CHAMAYOU ET GUERRIER FONT CINGLER CHOSTAKOVITCH

Composé dans les années trente, le concerto pour piano, trompette et orchestre à cordes opus 35 de Chostakovitch est redoutable pour les doigts des pianistes de par la réactivité et la précision rythmique qu’il requiert. La trompette y tient un second rôle dans la mesure où son apparition est épisodique alors que le piano mène le jeu. Mais comme à l’opéra, le second rôle ici instrumental y est tout aussi essentiel. La trompette de David Guerrier illumine cette œuvre piquante où le piano ne tarie pas de son bavardage, par touches successives, dans la volubilité de son propos à l’articulation claire et, lorsque cela est opportun, dans le soutien infaillible du souffle. Bertrand Chamayou s’y jette avec des doigts acérés et lestes, ses phalanges précises et solides agrippent le fond des touches, décapent l’œuvre dans des sonorités de fer (Allegretto). Le pianiste la prend à bras le corps, dans un engagement physique sidérant, guettant les gestes du chef et les instruments d’un œil furtif. La synchronisation est parfaite entre Sokhiev et les solistes,

qui s’entendent pour la teinter de dérision et de férocité, d’espièglerie aussi, s’en amusent, en accusent les humeurs changeantes. Dans la longue mélopée du second mouvement (lento), Chamayou traverse des contrées intérieures ombrageuses de mélancolie, porté par le beau et lisse legato des cordes, relayé par le chant apaisé de la trompette bouchée, jusqu’au court moderato introduisant l’allegro con brio final, cinglant, irrésistible de furieuse et joyeuse frénésie. Le public a raison d’apprécier ces deux musiciens-comédiens qui ponctuent cette première partie avec le savoureux « Rondo for Lifey » de Leonard Bernstein.

TUGAN SO KIEV!

Tour au musée avec les Tableaux d’une exposition de Modest Moussorgski, dans l’arrangement de Maurice Ravel. Si Tugan Sokhiev et l’ONCT ont gravé ce chef-d’œuvre dans un CD remarqué, paru sous le label Naïve en 2006, leur interprétation en concert continue de fasciner par sa flamboyance. La somptuosité de l’orchestration de Ravel est bien servie par le chef qui n’a pas une approche monolithique de l’œuvre mais en souligne avec méticulosité toutes les subtilités. En grand coloriste, il brosse plus que des tableaux, et fait de chaque « intermezzo » une scène de théâtre, vivante, suggestive de toutes les expressions humaines. La fin est spectaculaire: il ouvre grand et large la Grande Porte de Kiev, monumentale mais pas écrasante, fait sonner de vraies cloches dans l’orchestre, et pare cet épilogue des feux des cuivres, clouant sur place un public revigoré, impressionné par tant de majesté. Pour finir, un bis qui arrive tout en douceur: la première Gymnopédie d’Éric Satie arrangée par Claude Debussy.

Avec le mage Tugan Sokhiev, l’ONCT démontre une nouvelle fois son excellence. Puisse la connivence artistique de la phalange toulousaine et du chef russe durer et nous offrir encore

longtemps autant de réjouissants programmes!